

Hatteras demeurait presque invisible. Il ne prenait part ni aux chasses, ni aux promenades. Il ne s'intéressait aucunement aux phénomènes météorologiques qui faisaient l'admiration du docteur. Il vivait avec une seule idée ; elle se résumait en trois mots : le pôle nord. Il ne songeait qu'au moment où le *Forward*, libre enfin, reprendrait sa course aventureuse.

En somme, le sentiment général du bord, c'était la tristesse. Rien d'éclaircissant, en effet, comme la vue de ce navire captif, qui ne se repose plus dans son élément naturel, dont les formes sont altérées sous ces épaisses couches de glace ; il ne ressemble à rien ; fait pour le mouvement, il ne peut bouger ; on le métamorphose en maison de bois, et magasin, en demeure solitaire, lui qui fait braver le vent et les orages. Cette anomalie, cette situation fautive portait dans les cœurs un indéfinissable sentiment d'inquiétude et de regret.

Pendant ces heures inoccupées, le docteur mettait en ordre les notes de voyage, dont ce récit est la reproduction fidèle ; il n'était jamais désemparé, et son égalité d'humeur ne changeait pas. Seulement il vit venir avec satisfaction la fin de la tempête, et se disposa à reprendre ses chasses accoutumées.

Le 3 novembre, à six heures du matin, et par une température de cinq degrés au-dessous de zéro (-2° centig.), il partit, en compagnie de Johnson et de Bell ; les plaines de glace étaient unies ; la neige, répandue en grande abondance pendant les jours précédents et solidifiée par la gelée, offrait un terrain assez propice à la marche ; un froid sec et piquant se glissait dans l'atmosphère ; la lune brillait avec une incomparable pureté et produisait un jeu de lumière étonnant sur les moindres aspérités du champ ; les traces de pas s'éclaircissaient sur leurs bords et laissaient comme une traînée lumineuse par le chemin des chasseurs, dont les grandes ombres s'allongeaient sur la glace avec une surprenante netteté.

Le docteur avait emmené son ami Duk avec lui ; il le préférait, pour chasser le gibier, aux chiens groenlandais, et cela avec raison ; ces derniers sont peu utiles en semblable circonstance et ne paraissent pas avoir le feu sacré de la race des zones tempérées. Duk courait en flairant la route et tombait souvent en arrêt sur des traces d'ours encore fraîches. Cependant, en dépit de son habileté, les chasseurs n'avaient pas rencontré même un lièvre au bout de deux heures de marche.

— Est-ce que le gibier aurait senti le besoin d'émigrer vers le sud ? dit le docteur en faisant halte au pied d'un hummock.

— On le croirait, monsieur Clawbonny, répondit le charpentier.

— Je ne le pense pas, pour mon compte, répondit Johnson ; les lièvres, les renards et les ours sont faits à ces climats ; suivant moi, la dernière tempête doit avoir causé leur disparition ; mais, avec les vents du sud, ils ne tarderont pas à revenir. Ah ! si vous me parliez de rennes ou de bœufs musqués, ce serait autre chose.

— Et cependant, à Pile Melville, on trouve ces animaux-là par troupes nombreuses, reprit le docteur ; cette île est située plus au sud, il est vrai ; aussi, pendant ses hivernages, Parry a toujours eu ce magnifique gibier à discrétion.

— Nous sommes moins bien partagés, répondit Bell ; si nous pouvions seulement nous approvisionner de viande d'ours, il ne faudrait pas nous plaindre.

— Voilà précisément la difficulté, répliqua le docteur ; c'est que les ours ne paraissent fort rares et très-sauvages ; ils ne sont pas encore assez civilisés pour venir au-devant d'un coup de fusil.

— Bell parle de la chair d'ours, reprit Johnson ; mais la graisse de cet animal est plus enviable en ce moment que sa chair et sa fourrure.

— Tu as raison, Johnson, répondit Bell ; tu penses toujours au combustible ?

— Comment n'y pas penser ? même en la ménageant avec la plus sévère économie, il ne nous en reste pas pour trois semaines !

— Oui, reprit le docteur, là est le véritable danger, car nous ne sommes qu'au commencement de novembre, et février est le mois le plus froid de l'année dans la zone glaciale ; toutefois, à défaut de graisse d'ours, nous pouvons compter sur la graisse de phoques.

— Pas longtemps, monsieur Clawbonny, répondit Johnson ; ces animaux-là ne tarderont pas à nous abandonner ; raison de froid ou d'effroi, ils ne se montreront bientôt plus à la surface des glaçons.

— Alors, reprit le docteur, je vois qu'il faut absolument se rabattre sur les ours, et, je l'avoue, c'est bien l'animal le plus utile de ces contrées, car, à lui seul, il peut fournir la nourriture, les vêtements, la lumière et le combustible nécessaires à l'homme. Entends-tu, Duk, fit le docteur en caressant le chien, il nous faut des ours, mon ami ; cherche ! voyons, cherche !

Duk, qui flairait la glace en ce moment, excité par la voix et les caresses du docteur, partit tout d'un coup avec la rapidité d'un trait. Il aboyait avec vigueur, et, malgré son éloignement, ses aboiements arrivaient avec force jusqu'aux chasseurs.

L'extrême portée du son par les basses températures est un fait étonnant ; il n'est égalé que par la clarté des constellations dans le ciel boréal ; les rayons lumineux et les ondes sonores se transportent à des distances considérables, surtout par les froids secs des nuits hyperboréennes.

Les chasseurs, guidés par ces aboiements lointains, se lancèrent sur les traces de Duk ; il leur fallut faire un mille, et ils arrivèrent essoufflés, car les poumons sont rapidement suffo-

qués dans une semblable atmosphère. Duk demeurait en arrêt à cinquante pas d'une masse énorme qui s'agitait au sommet d'un monticule.

— Nous voilà servis à souhait ! s'écria le docteur en armant son fusil.

— Un ours, ma foi, et un bel ours, dit Bell en imitant le docteur.

— Un ours singulier, fit Johnson, se réservant de tirer après ses deux compagnons.

Duk aboyait avec fureur. Bell avança d'une vingtaine de pieds et fit feu ; mais l'animal ne parut pas être atteint, car il continua de balancer lourdement sa tête.

Johnson s'approcha à son tour, et, après avoir soigneusement visé, il pressa la détente de son arme.

— Bon ! s'écria le docteur ; rien encore ! Ah ! maudite réfraction ! nous sommes hors de portée ; on ne s'y habituera donc jamais ! Cet ours est à plus de mille pas de nous !

— En avant ! ” répondit Bell.

Les trois compagnons s'élançèrent rapidement vers l'animal, que cette fusillade n'avait nullement troublé ; il semblait être de la plus forte taille, et, sans calculer les dangers de l'attaque, les chasseurs se livraient déjà à la joie de la conquête. Arrivés à une portée raisonnable, ils firent feu ; l'ours, blessé mortellement sans doute, fit un bond énorme et tomba au pied du monticule.

Duk se précipita sur lui.

— Voilà un ours, dit le docteur, qui n'aura pas été difficile à abattre.

— Trois coups de feu seulement, répondit Bell d'un air méprisant, et il est à terre !

— C'est même singulier, fit Johnson.

— A moins que nous ne soyons arrivés juste au moment où il allait mourir de vieillesse, répondit le docteur en riant.

— Ma foi, vieux ou jeune, répliqua Bell, il n'en sera pas moins de bonne prise.

En parlant ainsi, les chasseurs arrivèrent au monticule, et, à leur grande stupefaction, ils trouvèrent Duk acharné sur le cadavre d'un renard blanc !

— Ah ! par exemple ! s'écria Bell, voilà qui est fort ?

— En vérité ! dit le docteur, nous tuons un ours, et c'est un renard qui tombe !

Johnson ne savait trop que répondre.

— Bon ! s'écria le docteur avec un éclat de rire mêlé de dépit, encore la réfraction ! toujours la réfraction !

— Que voulez-vous dire, monsieur Clawbonny ? demanda le charpentier.

— Eh oui, mon ami ; elle nous a trompés sur la dimension comme sur la distance ! elle nous a fait voir un ours sous la peau d'un renard ! pareille méprise est arrivée plus d'une fois aux chasseurs dans des circonstances identiques ! Allons ! nous en sommes pour nos frais d'imagination.

— Ma foi, répondit John, ours ou renard, on le mangera tout de même. Emportons-le.

Mais, au moment où le maître d'équipage allait charger l'animal sur ses épaules :

— Voilà qui est plus fort ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc ? demanda le docteur.

— Regardez, monsieur Clawbonny, voyez ! il y a un collier au cou de cette bête !

— Un collier ? ” répliqua le docteur en se penchant sur l'animal.

En effet, un collier de cuivre à demi-usé apparaissait au milieu de la blanche fourrure du renard ; le docteur crut et remarqua des lettres gravées ; en un tour de main il l'enleva de ce cou autour duquel il paraissait rivé depuis longtemps.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Johnson.

— Cela veut dire, répondit le docteur, que nous venons de tuer un renard âgé de plus de douze ans, mes amis, un renard qui fut pris par James Ross en 1848.

— Est-il possible ! s'écria Bell.

— Cela n'est pas douteux ; je regrette que nous ayons abattu ce pauvre animal ! Pendant son hivernage, James Ross eut l'idée de prendre dans des pièges une grande quantité de renards blancs ; on riva à leur cou des colliers de cuivre sur lesquels étaient gravée l'indication de ses navires, l'*Enterprise* et l'*Investigator*, ainsi que celle des dépôts de vivres. Ces animaux traversent d'immenses étendues de terrain en quête de leur nourriture, et James Ross espérait que l'un d'eux pourrait tomber entre les mains de quelques hommes de l'expédition de Franklin. Voilà toute l'explication, et cette pauvre bête, qui aurait pu sauver la vie de deux équipages, est venu inutilement tomber sous nos balles.

— Ma foi, nous ne le mangerons pas, dit Johnson ; d'ailleurs, un renard de douze ans ! En tous cas, nous conserverons sa peau en témoignage de cette curieuse rencontre.

Johnson chargea la bête sur ses épaules. Les chasseurs se dirigèrent vers le navire en s'orientant sur les étoiles ; leur expédition ne fut pas cependant tout à fait infructueuse ; ils purent abattre plusieurs couples de ptarmigans.

Une heure avant d'arriver au *Forward*, un phénomène survint, qui excita au plus haut degré l'étonnement du docteur. Ce fut une véritable pluie d'étoiles filantes ; on pouvait les compter par milliers, comme les fusées dans le bouquet d'un feu d'artifice. La lumière de la lune pâlisait. L'œil ne pouvait se lasser d'admirer ce spectacle qui dura plusieurs heures. Pareil météore fut observé au Groënland par les Frères Moraves, en 1799. On eût dit une véritable fête que le ciel donnait à la terre sous ces latitudes désolées. Le docteur, de retour à bord, passa la nuit à contempler ce phénomène, qui cessa vers les sept heures du matin, au milieu du profond silence de l'atmosphère.

CHAPITRE XXVI.—LE DERNIER MORCEAU DE CHARBON

Les ours paraissaient décidément imprenables ; on tua quelques phoques pendant les journées des 4, 5 et 6 novembre ; puis, le vent venant à changer, la température s'éleva de plusieurs degrés ; mais les drifts (2) de neige recommencèrent avec une incomparable violence. Il devint impossible de quitter le navire, et l'on eut fort à faire pour combattre l'humidité. A la fin de la semaine, les condensateurs recelaient plusieurs boisseaux de glace.

Le temps changea de nouveau le 15 novembre, et le thermomètre, sous l'influence de certaines conditions atmosphériques, descendit à vingt-quatre degrés au-dessous de zéro (-31° centig.). Ce fut la plus basse température observée jusque-là. Ce froid eût été supportable dans une atmosphère tranquille ; mais le vent soufflait alors et semblait fait de lames aiguës qui traversaient l'air.

Le docteur regretta fort d'être ainsi captif, car la neige, raffermie par le vent, offrait un terrain solide pour la marche, et il eût pu tenter quelque lointaine excursion.

Cependant, il faut le dire, tout exercice violent par un tel froid amène vite l'essoufflement. Un homme ne peut alors produire le quart de son travail habituel ; les outils de fer deviennent impossibles à manier ; si la main les prend sans précaution, elle éprouve une douleur semblable à celle d'une brûlure, et des lambeaux de sa peau restent attachés à l'objet imprudemment saisi.

L'équipage, confiné dans le navire, fut donc réduit à se promener pendant deux heures par jour sur le pont recouvert, où il avait la permission de fumer, car cela était défendu dans la salle commune.

LA, dès que le feu baissait un peu, la glace envahissait les murailles et les jointures du plancher ; il n'y avait pas une cheville, un clou de fer, une plaque de métal qui ne se recouvrit immédiatement d'une couche glacée.

L'instantanéité du phénomène émerveillait le docteur. L'haleine des hommes se condensait dans l'air, et, sautant de l'état fluide à l'état solide, elle retombait en neige autour d'eux. A quelques pieds seulement des poêles, le froid reprenait toute son énergie, et les hommes se tenaient près du feu, en groupe serré.

Cependant le docteur leur conseillait de s'aguerrir, de se familiariser avec cette température, qui n'avait certainement pas dit son dernier mot ; il leur recommandait de soumettre peu à peu leur épiderme à ses cuissons intenses, et prêchait d'exemple ; mais la paresse ou l'engourdissement clouait la plupart d'entre eux à leur poste ; ils n'en voulaient pas bouger, et préféraient s'endormir dans cette mauvaise odeur.

Cependant, d'après le docteur, il n'y avait aucun danger à s'exposer à un grand froid en sortant d'une salle chauffée ; ces transitions brusques n'ont d'inconvénient, en effet, que pour des gens qui sont en moiteur ; le docteur citait des exemples à l'appui de son opinion, mais ses leçons étaient perdues ou à peu près.

Quant à John Hatteras, il ne paraissait pas ressentir l'influence de cette température. Il se promenait silencieusement, ni plus ni moins vite. Le froid n'avait-il pas pris sur son énergie constitutionnelle ? Possédait-il au suprême degré ce principe de chaleur naturelle qu'il recherchait chez ses matelots ? Était-il cuirassé dans son idée fixe, de manière à se soustraire aux impressions extérieures ? Ses hommes ne le voyaient pas sans un profond étonnement affronter ces vingt-quatre degrés au-dessous de zéro ; il quittait le bord pendant des heures entières et revenait sans que sa figure portât les marques du froid.

— Cet homme est étrange, disait le docteur à Johnson ; il m'étonne moi-même ! Il porte en lui un foyer ardent ! C'est une des plus puissantes natures que j'aie étudiées de ma vie !

— Le fait est, répondit Johnson, qu'il va, vient, circule en plein air, sans se vêtir plus chaudement qu'au mois de juin.

— Oh ! la question de vêtement est peu de chose, répondait le docteur ; à quoi bon vêtir chaudement celui qui ne peut produire la chaleur par lui-même ? C'est essayer d'échauffer un morceau de glace en l'enveloppant dans une couverture de laine ! Mais Hatteras n'a pas besoin de cela ; il est ainsi bâti, et je ne serais pas étonné qu'il fit véritablement chaud à ses côtés, comme auprès d'un charbon incandescent.

Johnson, chargé de dégager chaque matin le trou à feu, remarquait que la glace mesurait plus de dix pieds d'épaisseur.

Presque toutes les nuits, le docteur pouvait observer de magnifiques aurores boréales ; de quatre heures à huit heures du soir, le ciel se colorait légèrement dans le nord ; puis, cette coloration prenait la forme régulière d'une bordure jaune pâle, dont les extrémités semblaient s'arc-bouter sur le champ de glace. Peu à peu, la zone brillante s'élevait dans le ciel suivant le méridien magnétique, et apparaissait striée de bandes noirâtres ; des jets d'une matière lumineuse s'élançaient, s'allongeaient alors, diminuant ou forçant leur éclat ; le météore, arrivé à son zénith, se composait souvent de plusieurs arcs, qui se baignaient dans les ondes rouges, jaunes ou vertes de la lumière. C'était un éblouissement, un incomparable spectacle. Bientôt les diverses courbes se réunissaient en un seul point et formaient des couronnes boréales d'une opulence toute céleste. Enfin, les arcs se pressaient les uns contre les autres, la splendide aurore pâlisait, les rayons intenses se fondaient en leurs pâles, vagues, indé-

minées, indécises, et le merveilleux phénomène, affaibli, presque éteint, s'évanouissait insensiblement dans les nuages obscurs du sud.

On ne saurait comprendre la férie d'un tel spectacle, sous les hautes latitudes, à moins de huit degrés du pôle ; les aurores boréales entrevues dans les régions tempérées n'en donnent aucune idée, même affaiblie ; il semble que la Providence ait voulu réserver à ces climats ses plus étonnantes merveilles.

Des parasites nombreux apparaissaient également pendant la durée de la lune, dont plusieurs images se présentaient alors dans le ciel, en accroissant son éclat ; souvent aussi de simples halos lunaires entouraient l'astre des nuits, qui brillait au centre d'un cercle lumineux avec une splendide intensité.

Le 26 novembre, il y eut une grande marée, et l'eau s'échappa avec violence par le trou à feu ; l'épaisse couche de glace fut comme ébranlée par le soulèvement de la mer, et des craquements sinistres annoncèrent la lutte sous-marine ; heureusement que le navire tint ferme dans son lit, et que ses chaînes seules travaillèrent avec bruit ; d'ailleurs, en prévision de l'événement, Hatteras les avait fait assujettir.

Les jours suivants furent encore plus froids ; le ciel se couvrit d'un brouillard pénétrant ; le vent enlevait la neige amoncelée ; il devenait difficile de voir si ces tourbillons prenaient naissance dans le ciel ou sur les ice-fields ; c'était une confusion inexprimable.

L'équipage s'occupait de divers travaux à l'intérieur, dont le principal consistait à préparer la graisse et l'huile produites par les phoques ; elles se convertissaient en blocs de glace qu'il fallait travailler à la hache ; on concassait cette glace en morceaux, dont la dureté égalait celle du marbre ; on en recueillait ainsi la valeur d'une dizaine de barils. Comme on le voit, toute espèce de vase devenait inutile ; d'ailleurs, ils se seraient brisés sous l'effort du liquide que la température transformait.

Le 28, le thermomètre descendit à trente-deux degrés au-dessous de zéro (-36° centig.) ; il n'y avait plus que pour dix jours de charbon, et chacun voyait arriver avec effroi le moment où ce combustible viendrait à manquer.

Hatteras, par mesure d'économie, fit éteindre le poêle de la dunette, et, dès lors, Shandon, le docteur et lui durent partager la salle commune de l'équipage. Hatteras fut donc plus constamment en rapport avec ses hommes, qui jetaient sur lui des regards hébétés et farouches. Il entendait leurs récriminations, leurs reproches, leurs menaces même, et ne pouvait les punir. Du reste, il semblait sourd à toute observation. Il ne réclamait pas la place la plus rapprochée du feu. Il restait dans un coin, les bras croisés, sans mot dire.

En dépit des recommandations du docteur, Pen et ses amis se refusaient à prendre le moindre exercice ; ils passaient les journées entières accoudés au poêle ou sous les couvertures de leur hamac ; aussi leur santé ne tarda pas à s'altérer ; ils ne purent réagir contre l'influence funeste du climat, et le terrible scorbut fit son apparition à bord.

Le docteur avait cependant commencé depuis longtemps à distribuer chaque matin le jus de citron et les pastilles de chaux ; mais ces préservatifs, si efficaces d'habitude, n'eurent qu'une action insensible sur les malades, et la maladie, suivant son cours, offrit bientôt ses plus horribles symptômes.

Quel spectacle que celui de ces malheureux dont les nerfs et les muscles se contractaient sous la douleur ! Leurs jambes enflaient extraordinairement et se couvraient de larges taches d'un bleu noirâtre ; leurs gencives sanglantes, leurs lèvres tuméfiées ne livraient passage qu'à des sons inarticulés ; la masse du sang complètement altérée, débarrassée, ne transmettait plus la vie aux extrémités du corps.

Clifton, le premier, fut attaqué de cette cruelle maladie ; bientôt Gripper, Brunton, Strong, durent renoncer à quitter leur hamac. Ceux que la maladie épargnait encore ne pouvaient fuir le spectacle de ces souffrances ; il n'y avait pas d'autre abri que la salle commune ; il y fallait demeurer ; aussi fut-elle promptement transformée en hôpital, car, sur les dix-huit marins du *Forward*, treize furent en peu de jours frappés par le scorbut. Pen semblait devoir échapper à la contagion ; sa vigoureuse nature l'en préservait ; Shandon ressentit les premiers symptômes du mal ; mais cela n'alla pas plus loin, et l'exercice parvint à le maintenir dans un état de santé suffisant.

Le docteur soignait ses malades avec le plus entier dévouement, et son cœur se serrait en face de maux qu'il ne pouvait soulager. Cependant il faisait surgir le plus de gaieté possible du sein de cet équipage désolé ; ses paroles, ses consolations, ses réflexions philosophiques, ses inventions heureuses rompaient la monotonie de ces longs jours de douleur ; il lisait à voix haute ; son étonnante mémoire lui fournissait des récits amusants, tandis que les hommes encore valides entouraient le poêle de leur cercle pressé ; mais les gémissements des malades, les plaintes, les cris de désespoir l'interrompaient parfois, et, son histoire suspendue, il redevenait le médecin attentif et dévoué.

D'ailleurs, sa santé résistait ; il ne maigrissait pas ; sa corpulence lui tenait lieu du meilleur vêtement, et, disait-il, il se trouvait fort bien d'être habillé comme un phoque ou une baleine, qui, grâce à leurs épaisses couches de graisse, supportent facilement les atteintes d'une atmosphère arctique.

Hatteras, lui, n'éprouvait rien, ni au physique, ni au moral. Les souffrances de son équipage ne paraissaient même pas le toucher. Peut-être ne permettait-il pas à une émotion de

(2) Tourbillons.